

Le fétichisme d'après Auguste Comte¹

Des *Opuscules* de jeunesse au *Catéchisme positiviste*, le fétichisme désigne le dépassement originel de l'expérience par la subjectivité. Il a la signification d'un avènement; le fétichisme met proprement en marche l'histoire de l'esprit humain. Ce moment lui-même sera nécessairement dépassé, mais il devra aussi en un sens être conservé. Loin d'avoir pour effet de déprécier le passé, le progrès consiste à le transmettre: il est proprement tradition. Et même, la valeur, la portée du passé ne cesse de croître à mesure que le progrès s'accomplit. S'étant donc emparé d'un mot qu'il n'a pas lui-même inventé, Comte appelle *fétichisme* non pas l'objet d'un voyeurisme ethnographique qui ne pouvait pas l'intéresser, mais uniquement un principe explicatif pour une théorie abstraite de l'esprit humain en général², qui est en même temps une théorie du progrès.

Le fétichisme est d'abord un concept fondateur de l'histoire philosophique des sciences. Dès 1824, à l'âge de vingt-quatre ans, Comte écrit: «Par la nature même de l'esprit humain, chaque branche de nos connaissances est nécessairement assujettie dans sa marche à passer successivement par trois états théoriques différents: l'état théologique ou fictif, l'état métaphysique ou abstrait, enfin l'état scientifique ou positif»³. Trois ans plus tard le fétichisme sera mentionné comme le moment initial du premier état mental. Des *Opuscules* au *Cours*, Comte ne cesse de rappeler que chaque science particulière en voie de constitution commence par le fétichisme, premier stade théorique de l'esprit humain, à quelque sujet qu'il s'applique. Le fétichisme ne désigne donc pas l'ensemble des croyances, représentations et rites observables dans une population déterminée; il n'est pas davantage une «philosophie» au sens vague de vision du monde, au sens où l'on a pu parler d'une «philosophie bantu». Quand dans le *Cours* il arrive à Comte d'attribuer à chacun des trois états le titre de philosophie, il ne désigne rien non plus de ce que d'autres auteurs, détournant de son sens premier le mot *sociologie* qu'il avait lui-même forgé, appelleront «conscience» ou «mentalité collective». La positivité de la théorie sociologique, au sens de Comte, qui est si différent du sens ultérieur, ne réside pas dans ses performances descriptives; au contraire, elle récusé d'avance toute monographie empirique qui trahirait nécessairement l'ignorance de la grande loi historique. Elle tient uniquement à sa valeur explicative la plus générale. La loi des trois états énonce strictement les principes généraux d'explication du monde par l'homme, leur

succession nécessaire, ainsi que les transitions requises par la continuité essentielle de l'histoire.

La vraie portée de la loi des trois états n'est pas toujours bien comprise : ceux-ci, en effet, sont successifs comme les moments d'une seule et même histoire, mais cette histoire n'affecte à la même vitesse ni l'humanité dans sa totalité ni l'individu dans l'ensemble de ses entreprises théoriques. L'histoire de l'esprit humain recommence à chaque spéculation nouvelle et chaque esprit n'en est pas toujours au même point dans ses différentes spéculations. Mieux encore, l'histoire de l'esprit est le développement obligé de tout esprit qui passe de l'enfance à la maturité : l'histoire recommence à chaque nouvelle naissance de l'homme. Et si élevé soit le niveau intellectuel d'une société, chacun de ses membres, dans son histoire individuelle, commence nécessairement par le fétichisme. Ce qui prouve que le fétichisme est un principe universel d'explication, et non pas une théorie portant sur la mentalité de peuplades lointaines, c'est qu'il est observable dès qu'on entreprend l'histoire philosophique d'une science quelconque, ce qui revient à assister directement, et sans trace d'exotisme, au développement normal de l'esprit humain. Plus encore, le fétichisme est la pièce maîtresse d'une théorie abstraite de l'histoire visant à rendre intelligible la diversité des conceptions humaines, qu'elles soient simultanées ou successives. Nous sommes donc aussi loin que possible des doctrines obscures visant à enfermer un peuple dans sa particularité, à consacrer « l'esprit d'un peuple », à cultiver l'« enracinement ». On sait que, de nos jours, le refus de l'universel passe par un unanimisme du particulier. La mode du formalisme n'a fait que fournir une apparence scientifique à ce traitement de la pensée qui, à force d'être celle de tout le monde dans une collectivité donnée, n'est plus celle de personne. On voit ainsi que Comte poursuit un objectif philosophique sans rapport avec la curiosité ethnographique et la psychologie des mentalités.

La loi des trois états suppose en outre que l'histoire des sciences ne soit pas indépendante de l'histoire des religions. L'état positif est bien l'état définitif du savoir ; une spéculation qui atteint ce stade est donc au terme de son développement. Mais, comme il s'en faut de beaucoup que toutes nos spéculations aient la même maturité, la loi des trois états reste en vigueur jusqu'au terme : elle demeure, dans le présent même, applicable à nos propres pensées. Le fétichisme n'est pas loin de nous ni même seulement derrière nous. L'histoire, en effet, n'est rien d'autre que le développement d'une nature humaine portant en permanence l'intégralité de ses virtualités et de ses ressources. On peut alors comprendre que la pen-

sée scientifique n'ait pas une fois pour toutes la garantie de son indépendance à l'égard d'influences extra-scientifiques. L'esprit théologique se perpétue sous une forme abstraite dans l'état métaphysique dont on sait qu'il est un état de crise. Nous dirions de nos jours que les sciences, même les plus exactes – Comte y reviendra dans sa dernière œuvre, le premier tome de la *Synthèse subjective*, entièrement consacré aux mathématiques –, ne sont jamais à l'abri de l'idéologie au sens général que le mot prendra plus tard. A plus forte raison dans les études portant sur l'homme et les sociétés, la « scientificité » n'est-elle souvent qu'un vêtement d'apparat abusant aisément un public investi, aujourd'hui plus que jamais, par le pouvoir médiatique.

La primitivité du fétichisme n'est donc pas un fait rencontré fortuitement par des explorateurs : elle demeure inscrite dans la nature de l'esprit humain en général. L'histoire ne se réduit pas à un ensemble indéterminé de faits empiriques qu'il s'agirait seulement de mettre en ordre après coup, et la science ne résulte jamais d'observations accumulées, comme ne cessera de l'accréditer un « positivisme » qui est à l'opposé de la pensée de Comte. Ce n'est pas ainsi que la science se constitue. La question primordiale et proprement philosophique est de savoir comment l'histoire a pu commencer. Il est impossible, en effet, que la science commence simplement par la recherche. Pour comprendre le commencement, comme Leibniz l'avait vu, il est exclu de supposer l'empirisme absolu⁴. La théorie précède nécessairement la recherche, puisqu'on ne peut procéder à la moindre observation si l'on ne dispose pas d'abord d'une théorie quelconque. D'une part il reste vrai qu'il faut observer pour expliquer, mais d'autre part l'observation elle-même suppose une mise en ordre, un lien préalable sans lequel elle serait dispersion absolue d'impressions. Telle apparaît ici la fonction logique⁵ du fétichisme : dans sa primitivité même : elle revient à briser le cercle épistémologique initial et à donner le coup d'envoi à l'histoire universelle. Le fétichisme est, dans la nature et par elle, le passage de la nature à l'histoire. Il est la réponse spontanée, apportée par la vie dans l'homme, à l'urgence de la théorie.

Il faut donc ainsi comprendre cet apparent paradoxe que le fétichisme « ouvre la marche normale de la vraie logique ». Reste encore à savoir comment des spéculations puériles à nos yeux ont pu « tirer le génie humain de sa torpeur primitive », comment elles ont pu briser « un cercle radicalement vicieux »⁶. Rappelons en premier lieu que le fétichisme est enraciné dans la vie. Il est la modalité naturelle de l'être au monde pour l'animal supérieur dont l'organisation cérébrale est compatible avec la représentation séparée. Le choix du mot *fétichisme* est certes contingent⁷,

mais il vaut mieux le conserver que lui substituer des termes ultérieurs, comme l'animisme ou l'anthropomorphisme, qui introduiraient d'autres significations : la notion d'âme et la forme humaine appartiennent à des phases ultérieures de l'état théologique. Au départ, c'est seulement le vivant dans l'animal, dans l'enfant, dans l'homme, qui surmonte son conflit avec l'inerte en se représentant l'inerte à travers son expérience directe de la vie⁸. Le refus universel de la mort chez le vivant trouve ainsi son expression humaine dans le culte des ancêtres. Dès lors il est assez clair que la racine biologique du fétichisme interdit de concevoir un état antérieur de sauvagerie, une sorte de préhistoire absolue, étrangère à tout ce qui est humain. Le fétichisme est déjà entièrement homogène à l'histoire qu'il inaugure⁹. La différence entre Comte et les ethno-missionnaires réside en ce que la philosophie de l'histoire de l'esprit humain exclut radicalement au départ toute altérité constitutive.

Le génie philosophique de Comte est d'avoir mis à jour toutes les implications d'un fait à la fois originel, universel et fondateur. Il n'est pas sans profondeur de remarquer que l'enfance n'est pas essentiellement un fait biologique, mais un fait humain, que l'homme est le seul être qui se connaisse d'abord enfant. Il n'y a d'enfance que par rapport à une ambition d'adulte contredite par une faiblesse ressentie, faiblesse de l'enfant dans l'individu, mais aussi de l'humanité commençante qui est comme une enfance dont l'ambition passe les forces. L'humanité se pense adulte alors même qu'elle n'a pas encore les moyens de son ambition. C'est par essence que d'abord l'humanité se pose les problèmes qu'elle ne peut pas résoudre. Si l'humanité ne se posait que les problèmes qu'elle peut résoudre, il n'y aurait pas d'histoire. C'est pourquoi elle doit commencer par l'illusion. Mais si la religion est illusion, c'est en un autre sens que celui qui prévaudra plus tard. Elle n'est pas une compensation dérisoire, une consolation négative, mais une fiction positive, propulsive et libératrice d'énergie. Au début la religion n'est pas un frein, mais un moteur.¹⁰

Le fétichisme est donc la solution sans doute illusoire d'une situation imposée à un être dont la grandeur première est de ne pas accepter ses limites. Il a le sens d'une exigence positive et il ne faudra pas moins que l'histoire pour que cette exigence puisse être ordonnée et mesurée en fonction des tâches réelles. Comme humanisation du monde, le fétichisme est l'anticipation sans doute prématurée, mais finalement féconde, de l'histoire universelle. Il atteste surtout que la spéculation n'a pas à attendre un avènement ultérieur : les besoins intellectuels de l'homme sont primitifs, de sorte que la primitivité, loin de consister dans le *prélogique*, au sens de Lévy-Bruhl, nous découvre l'exigence intellectuelle et spécua-

tive dans son intégralité. Il n'y a pas à prouver l'humanité des fétichistes, puisque le fétichisme est lui-même la preuve irrécusable de cette humanité. Que les sauvages soient fétichistes, c'est le signe, non pas de leur différence et de notre altérité, mais de notre ressemblance.

Mais, le monde n'étant pas sans résistance, le fétichisme trouve sa limite dès l'origine. Il ne concerne guère les phénomènes les plus ordinaires et les plus familiers. Il lui faut l'imprévu, l'irrégularité. Seul l'inattendu a besoin d'explication. A l'origine de la spéculation est l'étonnement, aujourd'hui comme hier. C'est la faculté de s'étonner qui mesure l'insatisfaction et suscite l'ardeur spéculative. Le monde extérieur n'est pas réductible à l'habitude, telle est l'origine de la spéculation et, par conséquent, du progrès. Mais comment le progrès peut-il naître de l'illusion ? Comment l'esprit positif peut-il sortir du théologique ? Quelle peut bien être la fécondité du fétichisme ?

Sentiment d'un déséquilibre entre le spectacle du monde et l'exigence première d'intelligibilité, l'étonnement ne peut d'abord être surmonté que par la fiction. Valéry dira : « Au commencement était la fable, elle y sera toujours ». Dans l'histoire de l'esprit humain, l'imagination devance la perception et elle la supplante toutes les fois que l'observation n'aboutit pas à une explication positive. Ainsi la poésie précède la science et cette antériorité historique détermine une priorité pédagogique. Car tous les moments, dans l'histoire de l'esprit humain, ont une valeur préparatoire. Du passé il n'y a jamais et il ne faut jamais faire table rase. C'est pourquoi, le développement de la science positive ayant généralement pour effet secondaire de restreindre l'imagination et d'appauvrir le sentiment, l'éducation première devra se consacrer tout entière au génie poétique, afin de préparer l'heureuse rencontre du commencement et de la fin, du fétichisme et de la positivité.

L'énoncé sommaire de la loi des trois états pourrait laisser croire qu'une positivité tardive surgit pour ainsi dire sans raison et procède d'une sorte de coupure, au sens où l'on parlera plus tard de coupure épistémologique. Or il n'en est rien. Il n'y a jamais ni coupure ni inversion. Aucun progrès n'est coupure, aucune rétrogradation n'est proprement inversion. La moindre discontinuité interromperait le cours de l'histoire universelle : on ne peut observer que des variations dans la continuité. Et, s'il en est ainsi, il faut que la positivité soit déjà présente à l'origine. Or cette présence est attestée par la condition même de l'homme dans le monde. La fiction recouvre l'inhabitable, le lointain, tout ce sur quoi l'homme est sans prise. Mais elle est sans emploi lorsqu'il s'agit de phénomènes sur lesquels l'homme a la capacité d'agir. Si l'on ne trouve nulle part un Dieu

de la pesanteur, c'est que l'homme n'a jamais été entièrement théologien¹¹. Ainsi aucun individu ni aucun peuple n'est intégralement fétichiste. Le principe de contradiction n'est pas le fruit miraculeux d'on ne sait quelle coupure épistémologique. Mais la pratique la plus fruste, la technique la plus empirique manifestent la présence originelle de la positivité dans tout esprit humain. C'est même parce que l'homme tend à généraliser son mode propre d'action en le projetant illusoirement sur les phénomènes qui lui échappent, que la positivité technique et la fiction fétichiste, d'abord complémentaires, entrent peu à peu en conflit. Le rapport primitif de l'homme avec la nature n'est donc pas simple. Dès l'origine la résistance de la nature s'oppose heureusement à notre ambition dominatrice. Mais un rêve de souveraineté habite l'enfance de l'humanité, comme celle de l'individu : l'homme désire sans attendre l'empire illimité dans un monde sans résistance. On sait même que, sous le couvert de la scientificité, peuvent se perpétuer des pratiques magiques et qu'ainsi se retrouvent ensemble primitivité et modernité. Magie et technique sont donc bien deux solutions divergentes d'une même situation. Mais c'est bien dès l'origine que s'établissent à la fois le conflit et la confusion. Aujourd'hui même les plus étonnantes réussites techniques ou scientifiques sont souvent vécues comme recélant ou libérant des forces occultes : sans évoquer la politique ordinaire, les rêveries corpusculaires, informatiques ou génétiques, prouvent assez que nous n'en avons jamais entièrement fini avec nos origines. On se rappelle qu'à la naissance de la microphysique, nombre de physiciens occidentaux sont tombés en deçà de la « philosophie bantou »¹².

Enfin la loi des trois états nous enseigne que la grande affaire de l'homme est d'en finir avec la psychologie¹³, de surmonter l'obstacle immense de la subjectivité première, de régler progressivement le dedans sur le dehors. « L'homme... ne connaît d'abord essentiellement que lui-même »¹⁴ ; il rapporte le monde à ses désirs et à l'expérience directe qu'il a de son action. Le renversement de cette subordination du monde à l'homme n'étant jamais achevé ni définitif, les progrès de la science positive ne nous mettent pas à l'abri des rechutes. Car notre rapport au monde, dont Spinoza dit que les forces passent incomparablement les nôtres, nous replace sans cesse dans des situations où notre ignorance des lois concernant un phénomène quelconque nous fait redescendre, quelle que soit notre culture, au niveau du plus naïf fétichisme. La simultanéité de fait des trois états dans une société ou dans un individu montre bien que l'esprit humain est certes susceptible de variations, qui sont l'objet d'une seule et même histoire, mais qu'il ne comporte pas de variétés, à la différence des

espèces animales ou végétales. Dans la philosophie de Comte, l'idée théorique de succession est destinée à garantir l'unité et l'indivisibilité du genre humain. Dans un langage qui fut à la mode on pourrait dire qu'à la synchronie consacrant la différence Comte oppose la diachronie, garante de la similitude.

Ces remarques demanderaient à être précisées et approfondies au gré d'une libre lecture qui, à ma connaissance, a rarement été entreprise. Une telle lecture – car Comte n'est pas seulement à relire, il est à lire comme un auteur nouveau – nous apprendrait pour quelles raisons très précises notre modernité l'a constamment refoulé, si l'on met à part des spectateurs partiels et peu philosophes. Comte fait l'analyse impitoyable de notre modernité. Cet examen clinique fonde un diagnostic, à notre sens irréfutable, et un pronostic apparemment optimiste, évidemment plus risqué. Car nous n'avons cessé de nous enfoncer dans la crise dont il escomptait la fin. Il nous semble toutefois que nous pouvons, par provision, dégager quelques axes d'une lecture philosophique.

1 – Le fétichisme ne peut pas comporter d'*ontologie* au sens propre du terme. L'ontologie appartient à l'état métaphysique qui substitue des entités abstraites aux divinités personnifiées et tend à réduire l'intelligibilité à la pure abstraction. Comte incline toujours à considérer que l'absence d'ontologie abstraite dans les populations fétichistes est plutôt, pour elles, un avantage qu'un inconvénient. Le passage direct du fétichisme à la positivité permettrait à ces populations de faire l'économie de la crise ruineuse qui caractérise la phase intermédiaire. La formation normale de l'esprit humain exclut formellement tout « monothéisme primitif ».

2 – Estimer, comme certains missionnaires ou ethnologues, que l'indigène évolué est « inauthentique », parce que simplement revêtu d'un vernis superficiel, peut signifier que le « sauvage » a un être propre dont il aurait tort de se départir. Sous le couvert de la notion obscure d'« authenticité » s'est ainsi diffusée l'une des idéologies les plus rétrogrades des temps modernes. Il est essentiel de comprendre que, dans la littérature ethnographique, l'aspect descriptif est toujours second et dérivé. Le projet même de décrire recèle des présupposés qui déterminent le contenu et préforment sa signification. C'est dire que les thèses à la mode sur l'altérité et la différence ne résultent nullement de l'observation, que la falsification a une origine plus profonde. On se trompe en premier lieu sur la philosophie occidentale elle-même. Tempels, par exemple, devait nécessairement

rement trouver chez les Bantu une « philosophie » compatible avec les tâches qu'il assignait à sa mission, par conséquent analogue pour l'essentiel à son interprétation de la philosophie occidentale. L'ethnologie appartient à un genre de spéculation où l'on finit toujours par trouver ce qu'on cherche. Elle est donc surtout révélatrice de la conscience occidentale. En particulier la faute de méthode la plus répandue est de voir partout de la philosophie, de croire que la pensée philosophique peut être le fait d'un groupe, d'une collectivité. Or si tout homme dépourvu de philosophie, au sens assignable du terme, était exclu par là même de l'humanité, nous retrouverions bientôt en tout petit comité.

3 – Dans toute l'œuvre de Comte existe une connexion étroite entre la signification philosophique de la loi des trois états et la condamnation réitérée, en plein milieu du XIX^e siècle, du système colonial¹⁵. Sans en méconnaître l'expression directe sous les formes de l'esclavage et de l'exploitation, Comte déplore tout spécialement l'intervention, dans un tel système, des religions occidentales. Une fois délivrées du joug colonial, les diverses populations doivent s'épargner les laborieuses transitions, déjà si ruineuses pour l'Occident. Le passage direct à la positivité peut seul sauver le meilleur du fétichisme, c'est-à-dire la prépondérance du cœur sur l'esprit¹⁶, et permettre ainsi d'éviter la crise essentiellement négative dont l'Occident ne parvient pas à sortir¹⁷. C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre la nature exacte de ce que Comte n'hésite pas à appeler « le crime occidental »¹⁸. Nous avons vu que ne sont peut-être pas dénuées de signification philosophique les rêveries sur lesquelles s'achève le *Système de politique positive*, comme la conversion de l'Afrique au positivisme¹⁹. Sans doute est-ce aussi le lieu de rappeler que, dans le *Catéchisme positiviste*, à la fin du *Dixième entretien*, Comte avance les raisons philosophiques pour lesquelles, selon lui, l'avenir de l'humanité repose sur le mélange et l'unification finale des trois grandes races de la terre.²⁰

4 – La loi des trois états invalide les postulats de ce qu'on appelle de nos jours le « culturalisme » qui, à l'époque de Comte, ne manquait pas de précurseurs. L'approfondissement philosophique de cette loi, en effet, permet d'éviter d'ériger de simples variations en variantes, voire en variétés radicalement distinctes²¹. Se trouvent ainsi exclues les notions irrationnelles d'altérité et de différence, qui tendent à notre époque à « tri-baiser » l'humanité, à banaliser et à pulvériser la « culture », à hypostasier les diversités empiriques en structures formelles. La notion confusément

englobante de culture se substitue, en effet, à celle de race pour justifier une sorte de néo-racisme pseudo-scientifique. S'il n'y a pas de nature humaine, si l'humanité est une abstraction vide, le racisme ne rencontre plus d'obstacle théorique, ni même pratique. On ne voit pas, en effet, comment des humanités *différentes* pourraient communiquer et s'instruire mutuellement, si elles constituaient des variétés effectives et structurellement distinctes²². Le fameux dialogue des cultures recèle des postulats qui contredisent formellement sa très louable intention. Quelles que soient leurs origines, les hommes, c'est-à-dire des esprits distincts, ne peuvent communiquer et s'instruire mutuellement que si leurs différences ne sont pas constitutives de leur humanité, mais sont de simples variations s'inscrivant dans l'histoire d'un seul et même esprit. On ne peut dialoguer qu'avec ses semblables. L'idéologie de l'identité culturelle, paradoxalement fondée sur la différence et sur l'appartenance, tend à détruire le lien humain, à fournir à l'intolérance et aux divers terrorismes une caution spirituelle. Il y a deux expressions d'un seul et même racisme : celle qui consiste à monter du doigt la particularité réelle ou supposée d'autrui et celle qui consiste à brandir sa propre particularité, toujours imaginaire.

5 – La mise en question du monopole occidental de la civilisation (ethnocentrisme) n'est nullement le fait de la sociologie contemporaine. Elle est présente dans toute la culture classique, au moins depuis Hérodote. On sait que Montaigne renverse les rôles de l'observateur et de l'observé et qu'il donne la parole à un « canibale » jugeant les « civilisés ». C'est l'effondrement de la culture classique à l'école qui laisse croire au caractère novateur et progressiste des sciences humaines.

Or la loi des trois états rend précisément sans objet à la fois l'ethnocentrisme et son contraire. Ce qui est irrationnel et rétrograde dans l'ethnocentrisme, ce n'est pas la notion de centre, mais celle d'ethnie. Il y a toujours eu des centres : Athènes, Alexandrie, Rome, Paris, etc., qui furent ou qui sont, avant tout, des capitales cosmopolites. L'important, lorsque Comte évoque la capitale spirituelle de la future « République occidentale », ce n'est pas qu'il nomme tout naturellement Paris, c'est qu'il justifie son choix en rappelant que c'est une ville « dont la plupart des habitants sont nés ailleurs ». La critique de l'ethnocentrisme revient à multiplier les centres du point de vue d'une « scientificité » qui garde, non sans paradoxe, sa marque d'origine : elle est l'expression d'une époque dont la vision planétaire comporte paradoxalement la négation du genre humain. C'est pourquoi, loin d'être libératrice, la critique de l'ethnocentrisme aboutit à un relativisme des cultures qui est aujourd'hui le princi-

pal facteur d'enfermement. On trouve au contraire dans Comte une théorie de la différence comme simple décalage dans le temps, à l'intérieur d'un seul et même esprit comme entre divers peuples, et non pas comme pluralité structurelle. En ce sens on peut penser que le « pluralisme » à la mode est à l'opposé du progrès. Enfin pour nos contemporains, le plus difficile est peut-être de comprendre que « le progrès pour but » ne doit pas entraîner la dépréciation du passé. Et surtout, au culte de l'humanité on oppose aujourd'hui la particularité irréductible du groupe, la hantise de la promiscuité et de la contamination, l'injustice et la violence aveugle que couvre la superposition de la solidarité. Or seule l'idée d'humanité peut fonder l'existence personnelle, non point le sentiment obscur d'appartenance.

6 – Comte est constamment conscient de l'impuissance de la science à constituer l'unité spirituelle du genre humain. La science elle-même ne vaut une heure de peine qu'à la condition d'être reprise dans la culture. Ce n'est pas l'empire démonstratif de la science, mais la poésie universelle qui peut rallier les esprits et fortifier leur fidélité à l'égard du passé le plus lointain. La culture ne peut se dire au pluriel ni par rapport à l'espace, ni par rapport au temps. Le péril qui menace la culture, c'est cette espèce, plus actuelle que jamais, de modernité que Comte appelle « l'émeute des vivants contre l'ensemble des morts ». Il pensait que le XIX^e siècle serait un siècle religieux, et en un sens il ne se trompait pas. Il se trouve seulement que notre temps a entièrement ignoré la religion qu'il avait rêvée, ce culte de l'humanité qui devait enterrer « le cadavre de la guerre »²³ et établir la paix universelle. Les religions – mais sans doute en un tout autre sens du mot – qui ont déchiré et ensanglanté ce siècle, il les aurait naturellement interprétées comme des phénomènes de rétrogradation. Aujourd'hui encore, et non loin de nous, les fanatiques du *Volksgeist* doivent leur seule force aux démissions réitérées de l'intelligence occidentale. Ce n'est pas toujours la même religion, mais c'est toujours de la religion en ce sens redoutable qui certes n'était pas celui de Comte.

Jacques MUGLIONI

NOTES

1. Nous renvoyons sur ce sujet aux études dont nous nous inspirons ; d'une part Henri GOUGHIER, *La philosophie d'Auguste Comte*, Vrin 1987, IV et V (*La philosophie de l'histoire d'Auguste Comte. La philosophie de la religion selon Auguste Comte*) ; d'autre part Georges CANGUILHEM, *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Vrin 1968, 1, 2 (*Histoire des religions et histoire des sciences dans la théorie du fétichisme chez A. Comte*).
2. *Système de politique positive, IV, Appendice général*, p. 128 : « ... Comme l'a très bien senti Condorcet, le développement de l'espèce n'étant que la résultante des développements individuels, qui s'enchaînent d'une génération à l'autre, il doit nécessairement présenter des traits de conformité généraux avec l'histoire naturelle de l'individu. »
3. *Ibidem*, p. 77.
4. *Cours de philosophie positive*, Hermann, 51^e leçon, p. 214 : « Chacune des branches essentielles de la philosophie naturelle nous a successivement fourni de nouveaux motifs de vérifier que, quoi qu'on en puisse dire, l'empirisme absolu serait non seulement tout à fait stérile, mais même radicalement impossible à notre intelligence, qui, en aucun genre, ne saurait, évidemment, se passer d'une doctrine quelconque, réelle ou chimérique, vague ou précise, destinée surtout à rallier et à stimuler ses efforts spontanés, afin d'établir l'indispensable continuité spéculative, sans laquelle l'activité mentale s'éteindrait nécessairement. »
5. *Système*, III, p. 100 : « ... L'office intellectuel du fétichisme » consiste « surtout à fonder la logique humaine, d'après une ébauche décisive de la subordination du sujet envers l'objectif. »
6. *51^e leçon*, p. 215.
7. G. CANGUILHEM, *op. cit.*, p. 81, note, et p. 94, note 76 ; le mot *fétichisme* apparaît dans l'œuvre du président de Brosses, *Du culte des dieux fétiches*.
8. *Système, IV, Appendice général*, p. 138 : « Un penchant naturel et irrésistible porte le genre humain à être théologien avant que de devenir physicien. L'action personnelle de l'homme sur les autres êtres est la seule dont il comprenne le mode, par le sentiment qu'il en a. Il est donc conduit à se représenter d'une manière analogue la réaction que les corps extérieurs exercent sur lui, ainsi que l'action qu'ils exercent entre eux, et dont il ne peut voir directement que les résultats. Du moins est-ce ainsi qu'il doit les concevoir tant que les progrès de l'observation n'ont pas encore fait reconnaître des différences très frappantes entre la marche de ces phénomènes et celle des sciences. »
9. *52^e leçon*, p. 245, page essentielle dans laquelle Comte réfute l'existence d'une vie absolument sauvage, antérieure au fétichisme, « sans aucun souci d'opinions spéculatives quelconques ». Il convient de « maintenir scrupuleusement l'unité et l'invocabilité nécessaires de la constitution fondamentale de l'homme... L'organisme humain a dû présenter à tous égards, les mêmes besoins essentiels, qui n'ont pu successivement différer, en aucun cas, que par leur degré de développement et leur mode correspondant de satisfaction ».

10. Nous renvoyons à l'article déjà cité d'H. GOUGHIER, *La philosophie de la religion selon Auguste Comte*.
11. *Système, IV, Appendice général*, p. 139 ; « A proprement parler, l'homme n'a jamais été complètement théologien. Il y a toujours eu des phénomènes assez simples et assez réguliers pour qu'il ne les regardât, même dès l'origine, que comme soumis à des lois naturelles... »
12. *Système, II*, p. 81 ; « ... Dans cette philosophie intuitive, qui cherche l'essence de tout, les *volontés* tiennent lieu de *lois*. Une pareille synthèse, qui maintenant convient aussi peu à la spéculation qu'à l'action, fut longtemps autant indispensable à celle-ci qu'à celle-là. Nous y retomberons toujours quand nous voudrions agir systématiquement sur des phénomènes dont nous ignorons les lois spéciales. Il faut bien, en effet, que faute de notions extérieures notre sagesse suive des impulsions intérieures, plutôt morales que mentales, à moins qu'elle ne s'abstienne totalement, ce qui devient souvent impossible. »
- Cf. aussi p. 88 : « Le fétichisme dut tout ébaucher, mais il put rarement constituer ; car ses croyances étaient aussi mobiles que particulières. Il n'accomplit assez qu'une seule évolution fondamentale, directement propre à sa nature, et première source nécessaire de notre essor intellectuel. Elle concerne la logique du cœur, c'est-à-dire la combinaison des idées d'après la connexité des sentiments, d'où résulte aussitôt la méthode purement subjective. Cette marche pouvait seule éveiller notre intelligence, en faisant spontanément surgir de nos impulsions affectives les premières hypothèses capables de lier et de diriger nos observations, alors dépourvues de tout guide rationnel. La meilleure culture ne nous empêchera jamais de retomber dans une semblable disposition, quand nous voudrions conjecturer sur des événements dont nous ignorons les lois, même empiriques. »
13. Cf. H. GOUGHIER, *op. cit.*, p. 102, sq.
14. La formule se trouve dans la *51^e leçon*, p. 213. Cf. également l'admirable page de la *52^e leçon*, p. 246-247, où Comte cite la parole de Bossuet : « Tout était dieu, excepté Dieu même ».
15. Cf. *Système, IV*, l'ensemble du Chapitre V.
16. *Ib.*, III, p. 108 : « Aucune doctrine absolue ne put être aussi favorable que celle du fétichisme à l'essor direct et continu de nos instincts sympathiques » etc.
17. *Ib.*, p. 155, sur « l'affinité fondamentale entre le fétichisme et le positivisme » ; « ... L'humanité pourrait donc passer, sans aucun intermédiaire, de son existence primitive à son état final, en évitant tous les dangers, intellectuels et moraux, propres à la transition théologique, suivie de l'anarchie métaphysique, etc. »
18. *Système, IV*, p. 520.
19. *Système, IV*, p. 518 sq.
20. *Catéchisme positiviste*, dernier paragraphe du *Dixième entretien* : « Quand nos travaux auront uniformément assaini la planète humaine, ces distinctions organiques (relatives aux différentes races) tendront à disparaître, en vertu même de leur source naturelle, et surtout par de dignes mariages. »
21. *Système, II*, p. 449, où l'on trouve l'expression : « l'irrationnelle notion des races », p. 450 ; « ... Les simples différences d'intensité et de vitesse se trouvent vicieusement érigées en diversités radicales, ayant chacune ses lois propres, de manière à repousser toute conception vraiment générale, et par suite toute saine explication » p. 451 ; « La sociologie abstraite conçoit la formation et le développement du vrai Grand-Être comme provenant d'un seul noyau. »
22. *52^e leçon*, p. 265 : « ... Les lois logiques, qui finalement gouvernent le monde intellectuel, sont, de leur nature, essentiellement invariables et communes, non seulement à tous les temps et à tous les lieux, mais aussi à tous les sujets quelconques, sans aucune distinction... Les philosophes devraient unanimement bannir l'usage... de toute théorie qui porte à supposer, dans l'histoire de l'esprit humain, d'autres différences réelles que celles de la maturité et de l'expérience graduellement développées. »
23. *Catéchisme positivisme*, conclusion.